

SCIENCE ET LITTÉRATURE CHEZ HARALD STÜMPKE : UNE FRONTIÈRE AMBIGUË ET REVELATRICE

« La création et la transmission du savoir dans les domaines artistiques, scientifiques ou littéraires, sont nécessairement associées à des concepts de rigueur, de probité et de sérieux, ce qui engendre la confiance. » C'est ainsi que le géologue Michel Hoffert (Ecole et observatoire des sciences de la Terre) a introduit une table ronde qu'il coordonnait en 2004. S'il est indéniable que ces concepts sont nécessaires à des analyses indiscutables, ils ne sont pourtant pas exclusifs. Et plus que de « confiance » dans le domaine de l'apprentissage, il faudrait parler d'esprit critique. C'est grâce à celui-ci que le lecteur peut mettre à l'épreuve les théories qui lui sont exposées, la confiance aurait plutôt tendance à l'aveugler, et à ne jamais remettre en question ce qu'on cherche à lui démontrer. C'est cette question qui semble être abordée de manière indirecte dans un ouvrage du professeur Harald Stümpke, *Anatomie et biologie des rhinogrades – un nouvel ordre de mammifères*. L'ouvrage annonce la découverte d'un nouvel ordre de mammifères nommés rhinogrades ou nasins, est présenté en respectant de manière rigoureuse les règles de ce genre de texte scientifique, est préfacé par l'éminent zoologiste Pierre-Paul Grassé, et a été publié dans la respectable maison d'édition Masson. Toutes ces données devraient engendrer une confiance vis à vis du matériau, et pourtant, il s'agit évidemment d'un canular, ce qui est perceptible à travers un déferlement imaginaire qui vient contrebalancer l'écriture en apparence laborieuse du texte. L'intérêt de celui-ci réside, non pas seulement dans ce questionnement assez basique du vrai et du faux, mais plutôt dans la manière dont l'ouvrage parvient à mettre en place un doute différent : celui de savoir finalement à quel domaine d'écriture le texte appartient. Sommes nous dans un texte scientifique, ou dans un texte littéraire ? Si la présentation et le mode d'écriture tendraient à inscrire l'oeuvre dans le premier domaine, l'esprit frondeur et la qualité imaginative tendraient plutôt à l'inscrire dans l'autre. Et mieux encore, il semblerait que tout ne soit pas si simple au final, et que les deux domaines pourraient en fait s'interpénétrer pour donner lieu à une réflexion d'ordre général sur le concept même de science, et par extension, sur l'idée même de littérature. Quel serait alors le rôle de la littérature dans une réflexion d'ordre scientifique ?

Ainsi, comment l'ouvrage de Harald Stümpke questionne-t-il la frontière pourtant prégnante qui existe entre science et littérature pour entremêler deux domaines en apparence antinomiques, mais qui pourraient bien révéler des points de passage inattendus dans leur mise en relation ?

Dans un premier temps, il faudra tout simplement voir en quoi le texte s'apparente bien à une réflexion scientifique sur une nouvelle espèce, et en quel sens il semble parfaitement rigoureux et crédible, puis dans un second temps, l'idée serait de voir en quoi le texte semble finalement extrêmement littéraire dans le traitement de son thème, et dans ses transgressions textuelles inattendues, et enfin, dans un dernier temps, il faudra se questionner sur l'entremêlement de ces deux domaines pour comprendre en quoi l'écriture de l'auteur révèle une conception originale de la science et une remise en cause proprement littéraire de l'écriture d'imagination.

I. Un ouvrage proprement scientifique?

1. Présentation rigoureuse et appareils scientifiques.

Il faut tout d'abord s'apercevoir que la présentation même du texte marque l'appartenance indiscutable de l'ouvrage à un domaine bien précis. Il commence par une préface orchestrée par un zoologiste reconnu, Pierre-Paul Grassé, qui semble assurer du bien-fondé du texte, précisant même que certaines découvertes récentes (dont Stümpke n'avait donc pas entendu parler) viennent étayer la thèse de celui-ci, après que l'ouvrage ait été publié : « *Certains osselets, exhumés, il y a près de 70 ans, dans le gisement de Cernay, paraissent être les os nasaux d'une espèce encore peu modifiée de rhinograde (cette trouvaille est restée ignorée de H. Stümpke).* »¹ Ce sont des éléments de cet acabit qui offrent à l'écriture ce degré de crédibilité qui fait de l'ouvrage un texte scientifique qui semble indiscutable. Suivant la préface, Stümpke met en place une introduction, établit par la suite et tout à fait logiquement des généralités, puis se lance dans une description extrêmement précise

Sous-ordre MONORRHINA (Urinases)	
Section PEDESTRIA	
Tribu ARCHIRRHINIDA	
1 ^{re} famille : Archirrhinidae (Primasés)	Archorhinos 1
Section NASESTRIA	
Tribu ASCLERORRHINA (Malacónases)	
Sous-tribu ERIGORRHINA (Terrinases)	
2 ^e famille : Nasolimacidae (Helicónases)	Nasolimacaeus 4
3 ^e famille : Rhinostelidae (Columninases)	Rhinostelaeus 1 Dulceranda 19 Dulceranda 1 Columnifax 11
Sous-tribu HYPOGORRHINA (Limónases)	
4 ^e famille : Rhinosiphonidae (Proboscidonases)	Rhinotaenia 2 Rhinosisiphonia 3
5 ^e famille : Rhinostentoridae (Nautónases)	Rhinostentor 3
Sous-tribu GEORRHINA (Fossinases)	
6 ^e famille : Rhinotalpidae (Talpinases)	Rhinotalpa 4 Enterorhinos 5
7 ^e famille : Holorhinidae (Solínases)	Holorhinos 8 Homononanus 1

— 15 —

des groupes de ces mammifères, en subdivisant son analyse selon différents sous-ordres, de manière rigoureusement scientifique. Cette classification permet au lecteur de se retrouver très clairement dans le nombre assez conséquent d'espèces à traiter. Dès lors, la mise en page utilisée offre au texte une valeur d'étude biologique sérieuse, qui ne se borne pas à décrire généralement, et de façon libre une espèce animale inconnue, sans se soucier d'un ordre quelconque. Ici, le littéraire semble bien absent, puisque l'auteur se borne à ordonner les différentes sortes d'espèces dont il va parler, sans se servir du littéraire : il opère tout simplement un classement.

Pour encore renforcer l'aspect scientifique au texte, Stümke utilise un autre intelligent procédé : tous les mots latins et savants utilisés font l'objet de renvois en bas de page, qui explicitent l'étymologie des termes, de façon à donner au lecteur la sensation

d'avoir à faire à des dénominations réelles, et non pas totalement fantaisistes : tout semble parfaitement plausible dans l'utilisation de cette terminologie. Lorsque Stümpke parle par exemple du « *columnifax (le colonnard)* », une note en bas de page explique bien que le terme vient de « *columna (lat.) = colonne ; fax (lat.) = qui fait.* » Même si ce genre de renvoi ne permet pas de prouver l'existence de l'animal en question, il donne pourtant l'illusion de ne pas être mystifié. Le lecteur a l'impression d'être face à un scientifique qui maîtrise parfaitement son sujet, et il est donc en confiance. La confiance naît ici du fait que ces notes en bas de page donnent une impression de sérieux et de rigueur, quand bien même elles ne donnent pas vraiment d'informations essentielles.

L'autre aspect scientifique de l'ouvrage réside dans la multitude de renvois faits à d'autres auteurs scientifiques spécialistes qui sont présentés comme des sommités en la matière : « *Utilisant des données caryologiques, biométriques et statistiques, le Professeur Olive-Real Dibson (de Kansas City U.S.A.) a évalué à $7^5 \times 10^{25}$ (10^{25} par millénaire) le nombre des mutations que le phylum a subi depuis la fin de l'époque Eocène.* »² Il semble clair ici que pour quelqu'un qui n'a pas vraiment de notions de biologie, le texte est incompréhensible, mais pourtant, le fait que l'auteur cite un Professeur des USA permet d'avoir une sorte de confiance dans ce qui est dit, même si le lecteur ne comprend pas ce qui est écrit. Et c'est peut-être même justement parce que cela le dépasse qu'il accepte ces données sans vraiment chercher à les comprendre de façon précise. L'apparence du texte sert donc inconsciemment sa « valeur » scientifique, ce qu'il faudra bien évidemment mesurer

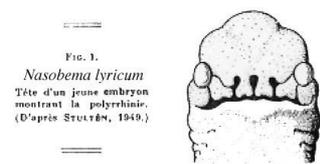
1 Stümpke Harald, *Anatomie et biologie des Rhinogrades – un nouvel ordre de mammifères*, éd. Masson, 1962. (rééd. Dunod éditeur, Paris. 2000). P. VII

2 Ibid, P. VI

et remettre en question par la suite.

2. Crédibilité et valeur de l'argumentation.

L'autre caractéristique intéressante du texte en tant qu'étude scientifique réside dans le fait que malgré un sujet à l'évidence parodique, le contenu de l'ouvrage fonctionne sur des bases scientifiques réelles qui font que tout ce qui est décrit l'est de façon assez pertinente. Il semble que le professeur Stümpke se base de façon évidente sur une théorie darwinienne de l'évolution, puisque, à l'image de son expérience sur des poussins (des poussins qui évoluent de façon endémique dans un lieu donné, et qui développent des caractéristiques absentes de celles de poussins grandissant ailleurs), les Nasins démontrent également une évolution caractéristique par rapport à leur environnement : ces animaux, issus de la lignée fossile d'Archirrhinum (p. 13), sont endémiques à l'île de Assaa-Lor. Grâce à leur étonnant appendice naso-ambulacraire (ils ont un ou plusieurs nez immenses), les rhinogrades ont su conquérir toutes les niches écologiques et présentent ainsi une morphologie adaptée à un certain environnement. Stümpke s'attache même à la description du développement embryonnaire des Nasins, comme ci-contre avec l'embryon d'un *Polyrrhine*, montrant clairement le clivage précoce des ébauches nasales.



En guise d'exemple à cette réflexion scientifique, nous pouvons donner celui du *Rhinotalpa angustinasus* (p.36) qui se différencie du *Rhinotalpa phallonasus* par des particularités morphologiques dues à son comportement unique dans un milieu donné. C'est bien le « *mode de vie de l'animal* » qui permet « *ces singularités de structures et de fonctions* », voire qui les détermine. L'animal, en effet, se sert moins de son nez que les autres de son espèce, puisqu'il ne « *fouille pas la terre solide, mais recherche les anfractuosités entre les rochers, caillou et éboulis* ». Du même coup, les dimensions de l'animal vont s'en ressentir, comme l'explique Stümpke, et celui-ci va donc

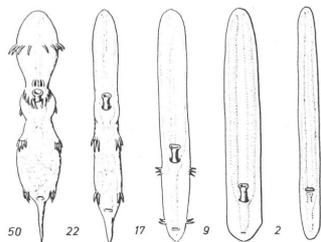


FIG. 8. — Schéma de la sériation anatomique :
Rhinotalpa phallonasus - *Rhinotalpa angustinasus* - *Enterorhynchus dubius* - *Heterorhynchus ammoniphilus*
Rhinonasus meurohynchus.
Les chiffres indiquent la longueur totale en millimètres. Des organes intérieurs est esquissé
seulement le contour du tractus digestif. (D'après MAYER-MEIER, 1949.)

se différencier des autres, entre autres par exemple par la « *réduction de la longueur relative du tractus digestif* ». C'est ce que va mettre en évidence un schéma (mis en page à la manière d'un manuel de biologie, ce qui n'est évidemment pas innocent), que l'on peut observer ci-contre. Ainsi, cette méthode d'analyse qui consiste à observer des différences et à les comprendre par rapport à un environnement et à des réactions relatives à celui-ci, semble peu contestable du point de vue adopté par le professeur.

Il faut souligner, d'un point de vue anecdotique, de nombreux sites Internet ont entrepris de poursuivre très sérieusement les recherches du professeur Stümpke, dont surtout un devoir de physiologie de 16 pages mis en ligne, sur le métabolisme des rhinogrades, incluant des études de cas basés sur des calculs de variables³... Une véritable curiosité, qui montre que les rhinogrades sont tout de même entrés dans les moeurs de quelques scientifiques, malgré leur irréalité.

La méthode de travail utilisée par le professeur Stümpke est en fait nommée par Pierre-Paul Grassé dans sa préface : il s'agit de la patabiologie. Cette science est un dérivé de la pataphysique, la Science des solutions imaginaires, ce qui est bien révélateur du contenu du texte qui va suivre. Avec une telle appellation spécifique, il semblerait qu'il soit possible de vraiment considérer le texte comme scientifique, seulement un détail vient chambouler cette idée. Car en effet, qui est le créateur de la pataphysique? Il s'agit de Alfred Jarry, le poète, romancier et dramaturge français auteur de *Ubu Roi*, l'un des plus grands potaches de la langue française. Peut-on dès lors prendre la

3 Consultable sur le lien :

simulium.bio.uottawa.ca/.../Taux%20m%E9tabolique%20des%20Rhinogrades.pdf

patabiologie au sérieux, comme une méthode réellement scientifique? Non, il semble plutôt que Stümpke utilise en fait un esprit plus littéraire que scientifique dans son ouvrage, dont la méthode est inspirée par une parodie de méthode scientifique « découverte » par un véritable homme de lettres. Alors qu'en est-il réellement du domaine investi par l'ouvrage?

II. Un ouvrage pourtant littéraire?

1. Un préambule programmatique.

Le texte s'ouvre sur deux textes assez révélateurs, quoique un peu obscurs au premier abord. Le premier constitue la préface de Pierre-Paul Grassé, tandis que le second s'avère être l'introduction de l'ouvrage par le professeur Stümpke lui-même. La préface recèle surtout un détail d'écriture particulier : si tout le texte de Grassé évoque des découvertes scientifiques et des réflexions d'ordre général sur la biologie et la théorie de l'évolution, c'est à la fin que Grassé glisse en guise de petite conclusion à sa préface : « *Mais pour conclure, Biologiste, mon bon ami, souviens-toi que les faits les mieux décrits ne sont pas toujours les plus vrais.* »⁴ Là où cette phrase est intéressante, c'est dans la façon dont elle s'adresse au lecteur. Le début de la préface est assez impersonnel, et la seule fois où Grassé évoque le lecteur, c'est à la troisième personne (« *Le lecteur curieux ou simplement sceptique en acquerra la preuve...* »⁵), comme si Grassé mettait en place une distance, distance qu'il remet donc en cause à la fin du texte en s'adressant, non plus spécifiquement au lecteur, mais au « biologiste », et à la seconde personne, en s'adressant directement à lui, comme pour le prendre à part et lui dire un secret (« *mon bon ami* »). Certes, ce biologiste est considéré en tant que lecteur, puisque Grassé s'adresse à lui dans son texte en anticipant un type de lectorat particulier, mais justement, l'adresse n'est pas faite à n'importe quel lecteur. Le biologiste est celui qui va lire cet ouvrage avec une vision scientifique, pour découvrir « un nouvel ordre de mammifères » dont il n'a jamais entendu parler. Il ne lit pas a priori le texte pour s'amuser, mais pour s'instruire, étant donné que tous les éléments que nous avons relevé précédemment sont là pour le mettre en confiance. Grassé le met donc en garde à la fin de sa préface, car son but n'est en aucun cas de cautionner un acte de fraude scientifique. Mais alors quel est véritablement son but? Ne serait-ce pas tout simplement de viser l'amusement, et l'émerveillement du lecteur (« *Elle [la découverte des Nasins] a plongé les biologistes des deux mondes à la fois dans le ravissement et dans la perplexité.* »⁶)? Ne serait-ce donc pas un but plus littéraire qu'il n'y paraît? Si Grassé ne met en garde que le biologiste, ne pourrait-il pas y avoir un autre type de lecteur à s'intéresser à ce livre? Plutôt que de souligner lourdement une évidence (la découverte n'en est pas une vraie), Grassé semble donc d'abord inviter le lecteur à considérer l'ouvrage d'une manière moins scientifique qu'il n'y paraît au premier abord, d'une manière différente, et peut-être plus intéressante.

Le second texte d'ouverture (l'introduction de Stümpke) est encore plus surprenant. Il commence par des généralités sur la découverte des Nasins (les rhinogrades), en établissant qui les a découverts, en quelles conditions, à quel endroit... Mais toutes ces données présentées avec précision sont incluses dans une sorte de petite histoire mettant en scène un voyageur imaginaire (le Suédois Einar Pettersson-Skämtnkvist) qui découvre l'île, ainsi que ses habitants, les Huacha-Hatshis. Stümpke s'amuse ici à raconter la découverte et surtout l'introduction par l'explorateur d'un rhume sur l'île qui eut pour effet l'anéantissement des indigènes! La chose semble bien évidemment exagérée, et provoque un amusement certain. Plus intéressant encore, la suite et la fin de l'introduction s'attarde sur le fait que les Nasins n'ont pas toujours été inconnus de nos populations jusqu'à présent. Pour appuyer cet argument, Stümpke cite non pas un explorateur ou un scientifique de l'époque, mais de façon révélatrice, un poète! L'illustre poète Christian Morgenstern a écrit un poème sur les Nasins, poème cité intégralement par l'auteur. Difficile ici de savoir si le poème est authentique ou non, mais dans tous les cas, il intègre l'idée que les Nasins sont soit l'invention du

4 Ibid, P.VIII

5 Ibid, P.V

6 Ibid, P.VI (c'est moi qui souligne)

poète Morgenstern, soit l'invention de Stümke, mais dans les deux cas, ces mammifères sont bien des créatures de poésie, et donc de la littérature (« *C'est par ma lyre que d'abord/il vit le jour* »⁷). Stümpe en rajoute dans la drôlerie en précisant que le rythme même de la versification évoque la locomotion très spéciale des Nasins. Mais surtout, il évoque tout simplement un procédé purement littéraire : figurer par le rythme de l'écriture un rythme réel que l'on rend poétique et chantant. Ces deux textes d'ouverture semblent donc d'emblée offrir une piste de lecture autre que scientifique.

2. Jeux de mots et imagerie merveilleuse.

Par suite, plusieurs éléments vont venir faire de l'ouvrage un véritable descriptif ludique de ces créatures traitées par le professeur Stümpe. Il est tout d'abord intéressant de voir qu'elles donnent lieu à une représentation picturale, non pas seulement anatomique, mais surtout dans leur environnement réel. Ces images qui appuient les descriptions du texte arrivent en contrepoint à une écriture par moments rébarbative car parfois trop scientifique. Ce rapport image/texte permet en fait de donner une nouvelle dimension à l'écriture, qui ne se suffit du coup plus à elle-même. Sa



PLANCHE II. — *Archirrhinos haeckelii*.

représentation par l'intermédiaire du dessin permet au lecteur d'identifier en quoi la description scientifique (qui a l'air d'être parfaitement crédible et structurée) est en fait totalement fantaisiste, et fait apparaître des créatures complètement irréelles et du même coup merveilleuses. Si la simple lecture du texte scientifique n'est pas suffisante à s'en apercevoir, et fait appel à notre bon sens pour rationaliser des descriptions qui *ont l'air* assez surnaturelles, l'image vient complètement détruire le doute que l'on pouvait encore avoir, et ne laisse aucune hésitation possible quant à la nature du canular qui est mis en place par Stümpe. Celui-ci s'amuse visiblement à créer un rapport disharmonique entre image et texte pour donner plus de valeur à ses expérimentations littéraires. Dès lors, les créatures semblent parfaitement surnaturelles, et amènent le texte dans le domaine du

merveilleux ou quasiment de la Fantasy, au sens où l'ouvrage cherche à accréditer l'existence scientifique et historique de ces créatures, de leur donner une réalité, et donc d'émerveiller le lecteur par le réalisme scientifique de ses descriptions. Mais le problème réside toujours dans le fait que le texte en lui-même paraît laborieux, car trop explicatif, trop scientifique.

Cependant, là encore, l'écriture semble se jouer des cadres sévères de l'ouvrage scientifique, et propose pour commencer une prise en compte amusante de l'onomastique. En effet, dès l'introduction de Stümpe, celui-ci décrit les îles découvertes par Einar Pettersson-Skämtkvist, et d'un seul coup, décrédibilise complètement (et volontairement) son ouvrage. Qui pourrait effectivement prendre au sérieux un livre qui entreprend de prouver scientifiquement l'existence de créatures invraisemblables dans un archipel appelé « Aïeäieäies »? Qui plus est quand les îles de cet archipel répondent à des noms aussi saugrenus que « Assaa-Lor » (Ah ça alors), ou « Vavouarça » (Va voir ça)... L'introduction de Stümpe recèle d'ailleurs un passage tout à fait réjouissant dans lequel il décrit Morgenstern rentrant chez lui un soir de l'année 1894, « *dans un état de grande excitation et en grommelant sans arrêt « Aieäieäies, Aieäieäies! »* », et s'en sert comme preuve quasi indiscutable que le poète a bien eu quelque connaissance de l'existence de l'archipel, alors qu'en aucun cas il ne pourrait

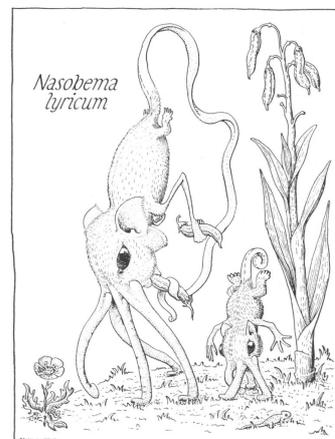


PLANCHE X. — *Nasobema lyricum*.

7 Ibid, P.6

s'agir d'une preuve, et qu'au contraire, l'argument prêterait plutôt à rire. En ce qui concerne les noms des créatures elles-mêmes, elles ont aussi droit à un traitement assez amusant, car en adéquation avec leur physiologie. Par exemple, le *Chestochele marmorata* tire son nom du grec Cheston (=tirage au sort) et du grec Chèlè (=griffe fendue, pince), parce que l'animal attrape avec sa queue doté d'une griffe courbée les déchets des repas des Nasins pour se nourrir, ce qui implique qu'il se nourrit au hasard de ce que les autres avalent (p.28). Il est évident ici que l'ouvrage joue avec les codes du texte scientifique pour les détourner au profit d'une expérience littéraire ludique et amusante.

3. Un jeu de l'imaginaire et de l'esprit.

Mais jusque là, le texte ne paraît justement que simplement amusant, alors qu'en fait, non seulement le jeu avec le lecteur est tout aussi visible que visuel, mais de plus le jeu va en fait être encore plus profond par certains aspects. Le lecteur sait que le texte est un petit canular censé faire croire à la communauté scientifique qu'un nouvel ordre de mammifères a été découvert. Le lecteur se rend également compte que la supercherie est trop évidente pour ne pas être démasquée. La question du vrai et du faux semble ne pas pouvoir se poser : ces créatures n'existent pas, et un petit groupe de scientifiques ont tout simplement voulu jouer avec leurs connaissances, et rentrer dans un jeu commun pour mieux piéger le lecteur. Mais le piège est-il aussi simple? Après avoir démasqué l'imposture, est-on allé au plus profond de la mystification d'une oeuvre vraisemblablement à tiroirs? Tout d'abord, il pourrait convenir d'étudier la bibliographie de ce professeur Stümpke pour se rendre compte que pas un seul des ouvrages cités n'existe! L'ouvrage met quasiment en place un monde imaginaire fondé sur la connaissance que de nombreux érudits ont sur ces créatures que sont

BIBLIOGRAPHIE

- ASTRIDES, S. (1954) : Le nez d'Orchidiopsis, son anatomie, son développement. C. r. Soc. Biol. Rh. 516; 28.
 BELLIG, W. (1954) : Ein vanadiumhaltiger Eiweißsymplex aus den nasalen Fangkläfen von Eumecator. S. H. Z. physiol. Chem. 304; 55.
 BRIDGEMAN, J. D. (1954) : Anatomical and histological study of the nose of a Rhinogradent, Rhinodactylus. J. gen. Anat. 509; 18.
 — (1950) : The Rhinogradents. Univ. Press S. Andrews.
 BUREKHOFF, Fr. (1953) : Das Nasolenkomplex. Z. v. Lit. 34; 205.
 BOESCH, H. (1935 u. 1937) : Einführung in die vergleichende Anatomie der Wirbeltiere. Fischer. Jena.
 BOUFFON, L. (1953) : A propos du système nutritif des Rhinogradents. Bull. Darwin Inst. Hi. 7; Suppl. 2.
 — (1954) : A propos du groupe polyphylétique des Rhinocolumnides. Bull. Darwin Inst. Hi. 8; 12.
 BOUFFON, L. u. GALKARY-SUDER, O. (1952) : L'anatomie comparée des Polyrrhines. Bull. Darwin Inst. Hi. 6; 33.
 BOUFFON, L., IARI-EGINGARBI, J. u. CHABLON, Fr. (1953) : A propos de l'innervation du nasoir des Polyrrhines. C. r. Soc. Biol. Rh. 515; 21.
 BOUFFON, L. u. LO-IRIATZ-SUDER, Ch. (1951) : Comment Orchidiopsis attire-t-elle sa proie? La nature (P) 77; 311.
 BOUFFON, L. u. SCHPRIMARSKI, J. (1950) : Concernant la question de la descendance du genre emblématique Hypobasus. Bull. Darwin Inst. Hi. 4; 541.
 BOUFFON, L. u. ZAPAREGONGARBI, V. (1953) : Sur l'embryologie des Orchidiopsides. Bull. Darw. Inst. Hi. 7; 16.
 BOMBASTANTE DE BURLA Y TONTERIAS, J. (1948) : A sistemática dos Rhinogradentes. Bull. Darwin Inst. Hi. 2; 45.
 — (1948) : Systematic studies on the new order of the Rhinogradents. Am Nat. F. 374; 1498.
 — (1949) : Os Polyrrhines e a derivação d'elles. Bull. Braz. Rhin. 1; 77.
 — (1950) : A derivação e a árvore genealógica dos Rhinogradentes. Bull. Braz. Rhin. 2; 1203.
 — (1951) : The Rhinogradents. Bull. Darwin Inst. Hi. 5; Suppl.
 — (1952) : The Hypogoniasidae. Bull. Darwin Inst. Hi. 6; 120.
 — (1954) : The hives of Rhinogradents and their grain. Nature (Dundeeborough) 92; 2.
 BROWN, A. R. u. FITZPATRICK, J. D. (1958) : A simple electronically controlled substitute for feeding Mercatorrhinus. J. psych. a. neur. contr. 101; 23.
 BUCHNER, P. (1953) : Endosymbiose der Tiere mit pflanzlichen Mikroorganismen. Birkhäuser. Basel.
 COMBINATORE, M. (1953) : Un pezzo di legno appuntato, trovato sulla spiaggia di Owsuddown. Lav. prest. (Milano) 74; 19.
 O'EFF, Fr. (1944) : La descendance des Polyrrhines. C. r. Soc. Biol. Rh. 506; 403.

— 83 —

les rhinogrades. La bibliographie, ainsi présentée, semble extrêmement sérieuse et complète (elle fait deux pages), et pourtant, elle a pour but de déstabiliser encore plus le lecteur, car tous les scientifiques cités sont imaginaires. Pour couronner le tout, l'auteur s'amuse à jouer sur les noms pour transformer par exemple le célèbre Buffon en « Bouffon » que l'on semble connaître par le rapprochement de son nom, mais qui à la réflexion montre bien que son appellation est programmatique! Nous sommes bien ici dans une véritable bouffonnerie qui renvoie à certaines créations rabelaisiennes dans son *Gargantua* où il s'amusait à mélanger livres véritables et ouvrages imaginaires dans les paroles d'un seul et même personnage, afin de semer une certaine confusion intellectuelle. Rabelais inventait des titres, tout comme Stümpke le fait, afin de créer une quasi-mythologie scientifique autour des rhinogrades. Mais d'ailleurs, une question se pose finalement : qui est donc Harald Stümpke?

Il est vrai que la préface de Pierre-Paul Grassé nous prévient que son oeuvre est encore assez méconnue, et nous met en confiance face à un obscur biologiste qui offre ici une réflexion imaginaire, sans que l'on sache ce qu'il a fait précédemment. Or, si l'on regarde la page de garde de l'ouvrage, qui nous décrit brièvement le professeur, on s'aperçoit qu'il est « Conservateur du Musée de l'institut Darwin/ Hi-Ilay, Mairùwili ». Or, deux choses sautent aux yeux ici : premièrement, Grassé est un fervent anti-darwiniste. Comment pourrait-il cautionner un ouvrage proprement darwiniste dans ses fondements? L'autre chose qui saute aux yeux, c'est la situation géographique de cet institut qui est en fait situé sur l'archipel des Aïeäieäies (les îles Hi-Ilay en anglais!). Autrement dit, l'institut n'existe pas, et par extension... Stümpke non plus. En effet, il

est désormais accrédité que c'est Pierre-Paul Grassé qui a écrit l'ouvrage, en prenant l'identité du fameux professeur Stümpke. Il a donc également créé le traducteur de l'ouvrage (Robert Weill), puisqu'il a été écrit en français à l'origine, et non pas en allemand. Les trois personnages ne font donc qu'un, et le véritable auteur de ce jeu de l'esprit est bien Pierre-Paul Grassé. La mystification est donc plus profonde qu'il n'y paraît, et l'ouvrage semble donc vraiment intéressant dans son brouillage de l'écriture et son basculement des attentes. Car c'est dans ce brouillage significatif que va apparaître la véritable ambition de l'auteur, interpénétrant science et littérature en vue de créer une hybridation plus significative qu'elle n'en a l'air pour les deux domaines explorés.

III. Littérature scientifique et écriture d'imagination : vers une réflexion nouvelle sur le concept même de science.

1. Une esthétique de la description scientifique.

Si l'aspect essentiellement descriptif du texte peut sembler laborieux, peu agréable à lire, et donc a priori peu littéraire, peut-être faut-il tout simplement prendre l'ouvrage comme ce qu'il semble finalement être : un exercice de style. La véritable esthétique de l'ouvrage semble peut-être résider tout simplement dans une simple observation d'un autre monde, sans chercher à y raconter une histoire : le texte ressemble à une Utopie assez semblable à celle de Thomas More, sauf qu'ici, tout est posé comme étant une recherche d'ordre scientifique. Le texte expose le naturel et quelques surprises de l'évolution, sans chercher à les transfigurer. Tout repose dans l'originalité d'un regard scientifique, et non plus seulement littéraire. Mais c'est sans doute ici que le texte puise sa singularité. Comme l'a fait observer Stephen Jay Gould dans son ouvrage *La Vie est Belle – les surprises de l'évolution*, « les faits observés en eux-mêmes ne peuvent dire plus que ce qu'ils sont – au mieux ils se laissent voir avec une poésie que je ne saurais dire, comme une page « du grand livre de la nature ». Mais donner immédiatement des interprétations générales conduit inévitablement à des discours ennuyeux ou tendancieux. La beauté de la nature réside dans les détails, les messages dans les synthèses. »⁸ Il semble qu'inconsciemment, Gould offre quasiment ici un projet de lecture du texte de Grassé. En effet, celui-ci, au lieu de donner des théories générales sur ses créatures imaginaires (pour justement les questionner, et en tirer des interprétations d'ordre scientifique du coup), se concentre sur la simple observation, sur le détail de celles-ci, sans chercher à devenir sentencieux. Il ne va pas plus loin. En restant ancré dans une description très basique de son monde imaginaire (mais évoluant sur le fil du rasoir), Grassé semble en fait se refuser à une réflexion scientifique : ce n'est pas ce qui semble l'intéresser. Il semble préférer de loin la création d'un microcosme en tant que création pure, et se suffisant à elle-même. Un peu comme s'il savait qu'en théorisant sa création, il risquait de tomber dans des travers d'analyse qui auraient enlevé son charme à sa présentation des rhinogrades.

La beauté originale du texte de Grassé réside justement dans le détail, dans une poésie de la nature comme la décrit Gould. Justement, il est étonnant de se focaliser par exemple sur la fin de l'ouvrage, où Grassé laisse la parole à son voyageur imaginaire Skämtkvist qui va décrire avec ses mots de découvreur fasciné par ce qu'il voit, un élément décrit plus tôt de manière très basique et scientifique par Stümpke : « *Les grands animaux se mouvaient sans bruit, comme s'ils glissaient. Le clair de lune douteux ne permettait pas de voir leurs pieds de nez* (le calembour est ici conditionné par tout le discours scientifique qui précède, car il ne surprend même pas le lecteur, celui-ci sachant que cela décrit en fait l'anatomie particulière des rhinogrades). *Seul se reflétait l'éclat des longues têtes et des dos. (...) Et alors débuta le concert le plus étrange que j'aie jamais entendu. L'un des animaux commença à émettre une sorte de grondement, sourd et rythmique. (...) Un autre se mit de la partie avec un grognement plus aigu. (...) Le rythme était changeant, mais les animaux le respectaient avec un synchronisme parfait, le chant devenant de plus en plus*

⁸ Gould Stephen Jay, *La vie est belle – les surprises de l'évolution*, Paris, éd. Du Seuil, 1991 (trad. Marcel Blanc).

polyphonique. » (p.80) Et la description continue, dans un lyrisme assez étonnant, renvoyant à l'aspect fantastique de la scène. Comme si l'écriture scientifique ne suffisait plus à Grassé qui semble percevoir dans ce qu'il décrit une véritable dimension esthétique, mais qu'il ne peut décrire avec les mots du professeur pour en atteindre toute l'ampleur, Grassé essaie donc de capturer la dimension esthétique de sa description scientifique pour dépasser celle-ci l'espace d'un instant. Cette attitude révèle que derrière l'aspect rébarbatif du texte se cachent en fait des merveilles d'imagination que le lecteur se doit de découvrir par lui-même. Le discours de Skämtkvist semble représenter un exemple de la façon dont le lecteur doit lire le texte. Mais dans l'absolu, c'est bien dans la description scientifique que réside la véritable originalité du texte, car d'un mode d'écriture assez fermé, Grassé parvient en fait à créer autre chose, un autre type de beauté qui correspond en fait parfaitement à celle décrite par Gould.

2. Une science de l'imaginaire.

L'imaginaire développé par Grassé est dépendant d'une certaine vision scientifique, il se base même en fait parfaitement dessus. Dans cet état d'esprit, l'écriture va mettre en place une certaine logique intellectuelle qui va en fait conditionner l'imagination du lecteur. Tout d'abord, nous avons vu que toutes les espèces sont totalement fantaisistes, cependant, il ne faut pas oublier qu'elles sont toutes précisément classées dans différentes catégories d'espèce. Cette simple observation montre que l'écriture semble limitée dans ses écarts imaginatifs, même si l'on sent parfois que Grassé aimerait s'en extraire, et donc laisser libre cours à son écriture comme dans l'exemple ci-dessus. Mais c'est justement dans ces subtils écarts, nous l'avons vu, que l'écriture semble pouvoir à tout moment se libérer de ses liens scientifiques, ce qui en fait arrive par moments, de manière plus subtile que dans le discours de Skämtkvist (qui est exceptionnel dans l'ouvrage), au sein même d'une description scientifique du professeur. Par exemple : « *Hopsorrhinus mercator (...) après une gestation durant seulement dix-huit jours met au monde chaque fois huit petits du même sexe et qui peuvent avec une extrême facilité être élevés avec les préparations lactées vendues dans toutes les bonnes pharmacies pour l'alimentation des nourrissons.* » (p.17) Ce genre de considération presque anecdotique (voire publicitaire) peut surprendre dans un ouvrage scientifique censé observer le plus objectivement possible une espèce animale, mais c'est justement dans ce décalage que le texte devient drôle par moments, voire poétique.

En effet, comment ne pas voir également une certaine poésie lorsque Grassé décrit ceci : « *L'animal (...) vu de loin, présente ainsi une certaine ressemblance avec une fleur de grandes dimensions. Cette ressemblance tient au fait que les grandes oreilles, la crête cutanée médiane et le nez aplati se dressent, tels des pétales, autour de la tête et sont vivement colorés, tandis que le tronc, de couleur verte, est d'abord peu apparent.* » (p.56). La description ici fait place à une comparaison entre un animal étrange et une fleur, ce qui donne une impression de surnaturel, mais qui est pourtant bien naturelle (le camouflage est quelque chose de courant chez certains prédateurs). C'est l'originalité de la créature décrite qui frappe ici, puisqu'elle tient presque plus de la fleur que de l'animal. Elle semble dès lors être décrite de manière mi-végétale, mi-animale, dans une perspective tout à fait intéressante de scientifique qui s'émerveille devant une créature qu'il ne sait comment décrire si ce n'est en rapport avec un autre être vivant, mais d'un groupe totalement différent. Grâce à la description, le lecteur peut donc imaginer quelque chose, mais il sait que ce doit être une créature plausible, et donc répondant à une logique. L'intérêt de l'ouvrage de Grassé réside peut-être dans cette liberté conditionnée du lecteur qu'il met en place : le lecteur est là pour imaginer, mais il est nécessairement rattrapé par la réalité (d'autant que les représentations picturales des rhinogrades sont nombreuses). Il entreprend dès lors une sorte d'exercice d'imagination comparatiste, où ce qu'il imagine entretient un rapport étroit avec la représentation réelle des créatures imaginaires. L'écriture d'imagination semble ici avoir pour ambition inconsciente de tester l'imagination du lecteur et ses limites. Si l'imagination du lecteur est par définition sans limite, il faut pourtant ici se construire ces limites pour permettre à l'écriture scientifique de devenir

paradoxalement plus littéraire. C'est là que la représentation scientifique se dote d'une véritable esthétique littéraire originale.

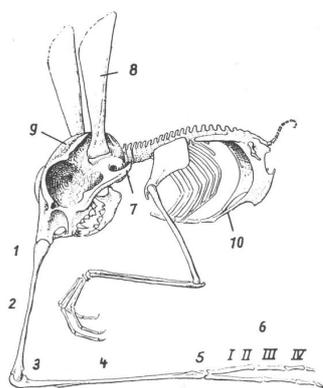


Fig. 10. — *Otopteryx volitans*, squelette. (Orig.)

- | | |
|--------------------------------|---|
| 1 — Articulatio nasofrontalis. | 6 — Ibisanges (= Nasanges) I-IV. |
| 2 — Nasus. | 7 — Processus jugularis. |
| 3 — Articulatio deutoanalis. | 8 — Os alae auris (= Cartilago otoplana). |
| 4 — Nasibia. | 9 — Chistia temporalis. |
| 5 — Articulatio carpoanalis. | 10 — Processus pubici. |

scientifique, cela découlant pourtant d'un usage réfléchi du littéraire, nous allons nous en apercevoir à présent.

3. Patabiologie et littérature : l'imagination comme moteur scientifique?

Une anecdote intéressante pourrait nous faire revenir en 1726. A cette époque, un professeur nommé Beringer donnait des cours de science à ses élèves, qui décidèrent de lui faire une farce : sur le site de fouille où il avait l'habitude d'aller, ils répandirent de faux fossiles que le professeur prit pour des vrais. Enthousiasmé par sa découverte, il rédigea plusieurs volumes d'un ouvrage relatant ses trouvailles, jusqu'à ce que l'on découvrit qu'il s'agissait en fait d'une supercherie. Des générations se sont dès lors gaussées non seulement de sa crédulité, mais aussi d'une pauvreté supposée du raisonnement scientifique de ce début de XVIIIème siècle. Le professeur passa sa vie à essayer de retrouver tous les volumes de son ouvrage pour les faire disparaître. En quoi cette anecdote est-elle intéressante ? Tout simplement parce qu'elle met en scène un scientifique, qui sans le savoir, a construit une œuvre de biologie imaginaire qui a involontairement fait avancer l'esprit scientifique de son temps. Certes, se rendant compte de son erreur, il a bien sûr essayé de la détruire, mais justement, dans cette attitude semble apparaître quelque chose : la science semble avoir besoin de progresser grâce, non seulement à ses erreurs qui la font se remettre en cause, mais également à ses détours, et plus précisément, ses transgressions. Car il semble bien que si tout scientifique se basait uniquement sur ce qu'il connaissait, il ne pourrait pas aller de l'avant, car il resterait ancré dans un certain type de considérations, sans chercher la nouveauté. Or la nouveauté est toujours présente, encore faut-il l'accepter. Le contre-exemple de celui de Beringer serait celui du Schiste de Burgess en Colombie britannique. En effet, Charles Doolittle Walcott, le paléontologiste américain le plus éminent et l'un des plus puissants dirigeants de la science aux Etats Unis, découvrit, en 1909, ce qui est la plus ancienne des faunes d'animaux à corps mous remarquablement bien conservée. Mais ses vues extrêmement traditionalistes imposèrent presque par nécessité une interprétation conventionnelle de cette faune fossile, n'offrant aucune appréhension nouvelle de l'histoire de la vie, de sorte que ces extraordinaires organismes passèrent inaperçus du grand public. Il les fit rentrer dans des cadres préexistants, sans créer de nouvelles cases pour les classer. Pourtant, ces organismes étaient une découverte fondamentale, qui aurait pu en apprendre énormément sur l'histoire de la vie. Ainsi, en s'enfermant dans des connaissances trop précises, l'esprit humain manque de recul, et ne peut faire avancer la science... Peut-être serait-ce l'une des ambitions de la patabiologie, et par extension, de l'ouvrage de Pierre-Paul Grassé.

En effet, celui-ci semble en fait se servir d'un argument littéraire pour mettre en place une réflexion originale sur l'idée même de science, et plus précisément ici, sur la théorie de l'évolution.

Peut-être faut-il voir un sens caché lorsque Grassé dit dans sa préface : « *le livre d'Harald Stümpke n'apporte pas que des faits nouveaux, insoupçonnés* (sous-entendu au second degré : il n'en apporte pas du tout), *il invite l'homme de science à réfléchir sur les causes profondes qui ont diversifié les êtres vivants à la surface de notre planète, sur le moteur même de l'évolution* (et ce, à partir d'une théorie imaginaire, mais qui semble emprunte d'une vraie logique d'analyse comme nous l'avons montré dans la première partie). *La patabiologie s'y montre dans toute sa splendeur.* » (p.VIII) Cette dernière phrase veut bien dire que c'est dans cette réflexion a priori sclérosée sur les causes de l'évolution que la patabiologie, la biologie de l'imaginaire, peut montrer ses fruits, que l'imaginaire littéraire prend un sens dans la science. La science de l'imaginaire permet en fait des réflexions nouvelles, non limitées par des cadres d'analyse et des classifications trop rigides. L'exemple du schiste de Burgess montre bien que l'on ne peut pas évoluer en science si l'on ne laisse aucune place à l'imaginaire. Les organismes découverts par Walcott auraient dû le fasciner au point de les considérer immédiatement comme des organismes absolument nouveaux dans le monde de la science, ce que la simple imagination aurait fait de manière plus directe, et presque plus pertinente. La science se doit donc de pouvoir imaginer des remises en question totales de ses avancées, c'est là qu'elle avance en fait le mieux. Et c'est cela que l'imagination et la littérature peuvent lui apporter. C'est peut-être là le véritable « message » de Grassé, qui, par un exercice de style novateur et intéressant, parvient même à remettre en question notre conception basique de la science, par l'intermédiaire de la littérature.

Ainsi, il semble que l'ouvrage de Pierre-Paul Grassé soit bien plus qu'un simple canular scientifique peu intéressant. L'interrogation qui consiste à savoir si ce qui est dit est vrai ou faux n'est en fait pas la véritable question que pose le texte, mais plutôt, jusqu'à quel point cette question basique peut-elle être déroulée pour comprendre un texte à tiroirs, lisible à plusieurs niveaux. Dans son interrogation sur la frontière entre littérature et science, Grassé construit un ouvrage original et amusant basé sur un exercice de style cherchant à mettre en place une esthétique du détail de la nature scientifiquement décrite, mais qui a en plus le mérite de ne pas être qu'anecdotique. En réfléchissant vraiment à la notion de science, Grassé cherche à mettre en évidence des problèmes liés à des réflexions trop sûres d'elles, et ancrées dans des fondements trop arbitraires pour pouvoir être indéfiniment suivis. Pour Grassé, il semble que l'imagination est un moteur fondamental de la science, laquelle doit sans cesse se remettre en question pour pouvoir rester pertinente et résister à l'épreuve du temps et des avancées scientifiques trop importantes. Par l'intermédiaire d'une expérience vraiment littéraire, et du concept d'écriture d'imagination, Grassé crée donc un ouvrage à la fois qui peut aider les scientifiques à évoluer dans leurs recherches, et à la fois qui peut intéresser les littéraires curieux à la recherche d'écritures imaginatives singulières. C'est parce qu'il reste habilement sur cette frontière que le texte peut ainsi donner lieu à des controverses et des polémiques qui débordent encore sans aucun doute le cadre du monde scientifique.